

HÉLÈNE ALLATINI

MOSAÏQUES



N. R. C.

HÉLÈNE ALLATINI

MOSAÏQUES



Éditions de la
NOUVELLE REVUE CRITIQUE

12, rue Chanoinesse, PARIS IV^e

X IL ET ELLE X

Ce fut vers la fin de l'année 1916 que je fis leur connaissance. Mon fiancé se battait alors dans l'armée italienne, sur le front des Dolomites. Dans ses moments de repos, il écrivait des contes de fées, destinés à nos futurs enfants. Comme il appréciait le talent de l'artiste danoise Gerda Wegener, dont les dessins paraissaient dans *La Vie Parisienne*, que je lui envoyais régulièrement, il m'avait chargée de m'adresser à elle pour les illustrations de ses contes. Je savais qu'elle avait fait une très jolie couverture pour un livre de Maurice Magre, je demandai donc à mon vieil ami de nous mettre en rapport. C'est ainsi que nous sonnions, quelques jours plus tard, à la porte d'un atelier de la rue de Lille.

Nous pénétrâmes dans une grande pièce arrangée avec goût : quelques meubles anciens, des châles espagnols, des vases de fleurs et les toiles du ménage scandinave, car le mari aussi était pein-

tre. Paysagiste accompli, il excellait dans la perspective. Gerda et Einar Wegener nous offrirent des sièges et prirent eux-mêmes place en face de nous sur un grand divan noir et or, garni de coussins aux coloris divers. Ainsi, côte à côte, ils me rappelaient les personnages des contes d'Andersen, particulièrement ceux de *La Reine des Neiges* : Gerda Wegener si blonde, si claire, personnifiait, pour moi, l'autre Gerda, celle qui était allée, au péril de sa vie, rechercher son cher Kaj dans le palais enchanté, tandis qu'Einar était une exacte réplique de ce Kaj au sourire espiègle, se jouant sur des lèvres bien dessinées. La jeune artiste portait les cheveux tirés en arrière, noués en un chignon bas sur la nuque, et deux rouleaux, pareils aux marteaux du xviii^e siècle, ornaient ses tempes ; un ruban de velours noir faisait ressortir davantage la blancheur de sa gorge. Dans une cage voisine, deux perruches inséparables — l'une vert acide et l'autre cendre verte — s'ébattaient joyeusement. Elles semblaient l'emblème vivant de leurs maîtres, qu'on sentait si tendrement unis, inséparables eux aussi. Une égale limpidité éclairait les prunelles dorées d'Einar et le regard céruléen de Gerda. On avait le sentiment que leur clarté était le reflet même de leur âme nette et propre, et je fus entraînée vers eux par un courant de sympathie, qui devait se transformer bientôt en une indissoluble amitié.

Nous causâmes du motif qui nous amenait, et Gerda parut très désireuse d'exécuter ce travail.

Après que nous eûmes admiré les œuvres des deux artistes, il fut convenu qu'elle écrirait le soir même à mon fiancé, pour se mettre d'accord avec lui, et ils décidèrent de faire sa connaissance le jour de notre mariage. Au cours de la réception qui suivit la cérémonie nuptiale, je présentai le jeune ménage à mon mari; comme moi, il le prit aussitôt en amitié. Nous nous revîmes le surlendemain, longuement, en prenant le thé à la Boulangerie Viennoise; ce fut là qu'on décida de tous les détails du volume.

Nous partîmes le même soir en voyage de noces, pour Rome.

Dès mon retour, cinq mois plus tard, nos relations amicales reprirent, de plus en plus cordiales et affectueuses. Je venais de perdre ma mère et j'attendais mon premier enfant. Mes amis scandinaves m'entourèrent et je trouvai un grand réconfort dans leur affection les jours où, sans nouvelles de mon mari, ils se multipliaient en attentions et tâchaient de me divertir de leur mieux, pour me détourner de mon angoisse.

Au mois de mai 1918, se forma à Versailles, le Conseil Supérieur de Guerre des Alliés. Le général Nicolis de Robilant, chef de mon mari et vieil ami de sa famille, fut désigné pour représenter l'Italie. Dès son arrivée, il vint me voir, accompagné de son officier d'ordonnance, le comte Mario di Carrobio, beau comme un jeune dieu, drapé dans la superbe cape bleu de ciel des officiers de cavalerie. A peine entré en conversation, l'adorable

général me dit d'un air malicieux : « Que diriez-vous si Eric était nommé à Versailles? En seriez-vous très ennuyée? »

Je faillis lui sauter au cou.

Quelques jours plus tard, mon mari arrivait à Paris pour rejoindre son nouveau poste et, peu de temps après, je m'établissais à Versailles, avec ma petite fille. Nous y menions une vie délicieuse, fréquentant les autres jeunes ménages des quatre nations, parmi lesquels nous cimentâmes quelques amitiés fidèles.

Le couple Wegener vint nous voir souvent dans la charmante villa que nous avions louée, et décida de passer la fin de l'été et une partie de l'automne à Versailles. Ils prirent un petit appartement rue des Réservoirs et nous nous vîmes quotidiennement. Je me rappelle, non sans émotion, les exquises matinées dans le parc du Château, aux côtés d'Einar, (Bé pour ses intimes), tandis qu'il m'initiait, tout en peignant, aux beautés cachées des jardins. Ce fut lui qui me montra que chaque bassin était d'une couleur différente, chose que je n'avais jamais remarquée. Il avait une âme d'enfant, pure, ouverte à la nature et à toutes ses merveilles. Nous nous entendions fort bien; d'ailleurs, qui ne se serait entendu avec ce charmant garçon, plein de douceur et de tendresse. Il adorait sa femme et s'efforçait de lui épargner les moindres corvées de la vie courante; c'était lui qui commandait aux fournisseurs, aux marchands de couleurs, écrivait aux éditeurs, achetait les provisions, afin

qu'elle pût se consacrer entièrement à son art. De son côté, elle lui témoignait une affection presque maternelle. Dans le quartier, tout le monde aimait Bé, si poli, si plein de tact et de gentillesse; les commerçants lui procuraient tout le charbon et le sucre nécessaires, même dans les périodes de restrictions où il était le plus difficile d'en obtenir. Les deux époux ne se quittaient jamais, partageant chaque joie, chaque émotion, dormant côte à côte avec leur petite chienne fox, « Vâpe ».

A Paris, ils quittèrent leur atelier de la rue de Lille, pour s'installer dans les environs du Champ-de-Mars, dans un atelier plus grand et plus agréable que le précédent. Nous habitons alors près de la place de l'Alma, ce qui nous permettait de les voir souvent, même dans cette ville où il est si difficile, à cause des distances, de fréquenter ses amis comme on le voudrait.

Je me souviens d'une petite histoire assez curieuse qui m'advint chez les Wegener. Ils nous avaient invités à dîner, pour nous faire connaître un de leurs meilleurs et plus anciens amis, le diplomate danois T. B., homme fort cultivé.

— Vous verrez combien il est irrésistible et captivant, me dit Gerda, « il a une conversation éblouissante et connaît son xviii^e siècle comme personne, mais il a un grand défaut : il ne peut voir une jolie femme sans lui faire la cour, et je vous préviens qu'il est très entreprenant, surtout avec les blondes! »

Le soir du dîner, elle me présenta ce Don Juan

nordique; arrivé le matin même de Copenhague, il devait repartir quelques jours plus tard pour Madrid, son nouveau poste. J'étais sa voisine de table, et je ne sais si la fatigue du voyage l'avait abruti à ce point, mais il ne m'adressa pas la parole et laissa même tomber la conversation chaque fois que je fis un effort pour l'engager. Après les propos de Gerda, je commençais, je l'avoue, à me sentir un peu piquée. Nous en étions à la salade, quand le pied de mon voisin vint se poser sur le mien, comme une lourde caresse. « Ça, c'est trop fort, me dis-je, il prend un air accablé, m'ignore complètement et puis, il s'imagine qu'il peut me faire du pied... et en chaussettes encore! » Car, pour l'occasion, le coupable avait enlevé son soulier! J'essayais de retirer mon pied, sans attirer l'attention des autres convives, tâche difficile, celui de mon agresseur étant tenace et pesant. A peine l'avais-je dégagé qu'il s'en emparait à nouveau. Je me sentais devenir cramoisie : à ma grande terreur, le pied entreprenant montait lentement et arrivait déjà plus haut que la cheville, tandis que son propriétaire continuait à garder son air impassible et hypocritement serein. Une pareille sournoiserie me fit sortir de moi-même : « Tu vas voir » me dis-je, et, rassemblant toutes mes forces, je lui envoyai un formidable coup de pied. Un hurlement canin retentit : c'était la petite chienne fox, la véritable coupable, qui avait reçu le châtement. Ceci prouve, une fois de plus, qu'il faut se méfier de son imagination.

Je me rappelle un autre petit fait, qui advint aussi chez les Wegener. Je devais dîner chez mon amie Baby de Friedlander-Fuld — maintenant baronne de Goldschmidt-Rothschild — de passage à Paris. Nous projetions d'aller ensuite toutes deux chez Einar et Gerda qui donnaient une petite fête. En arrivant chez Baby, je remarquai son air désappointé. « Je suis furieuse, me dit-elle, moi qui me réjouissais tant de mettre ce soir ma nouvelle robe de tulle mordoré brodée d'or, je ne puis le faire! »

— Qu'y a-t-il? T'a-t-on manqué de parole?

— Non, elle est là, derrière toi, sur une chaise.

— Mais alors, va-t-elle mal? est-elle trop étroite... Trop large? Il y a peut-être moyen de l'arranger...

— Non, rien de cela, au contraire, elle me va à merveille, mais cet animal d'Hellstern ne m'a pas livré mes souliers de satin marron...

— N'as-tu donc pas une vieille paire d'un brun quelconque qui pourrait aller?

— Non, la seule paire que j'aie est dans un tel état qu'il n'y faut pas songer; les bouts sont blancs et si usés qu'on en voit la doublure,

J'eus une inspiration de génie : « Il n'y a qu'à les frotter avec une barre de chocolat et on ne s'apercevra de rien. » On courut à la cuisine et, quelques minutes plus tard, mon amie apparaissait à table dans une ravissante robe, avec des souliers marron impeccables.

En arrivant chez les Wegener, elle reçut des

compliments de tout le monde. Nous nous assîmes et on commença de faire un peu de musique. La petite chienne Vâpe qui, vous le savez, avait une attirance particulière pour les pieds, vint se coucher devant ceux de mon amie Baby, mais à peine eut-elle flairé l'odeur du chocolat, qu'elle se précipita sur le bout des souliers et se mit à les lécher goulument. On essaya de l'en empêcher, mais elle commença à grogner d'une façon peu rassurante. Finalement, elle arracha une des chaussures du pied de sa propriétaire et se sauva sous une commode pour s'en régaler plus à l'aise. Ce fut un éclat de rire général et nous dûmes expliquer l'origine de ce festin, ce qui obtint le plus vif succès.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à nos peintres. Comme j'admirais, un jour, le ravissant dos d'un nu de femme exécuté par Gerda, celle-ci me confia : « Vous ne devinerez jamais qui a posé pour ce dos... c'est Bé en personne. Depuis quelque temps déjà, il me sert de modèle, ce qui m'est fort commode, car, nulle part, je ne pourrais trouver un dos pareil. » Le tableau représentait une sorte de bacchante blonde, aux cheveux courts, couronnée de pampres et allongée nonchalamment sur un lit de repos, la tête légèrement inclinée et tournée vers le public. Les jambes étaient aussi celles de Bé. On eut juré des jambes de femme, si longues et fuselées. Je n'en revenais pas ! Gerda avait pris une petite photo d'Einar pendant une séance, et je la suppliai de l'emporter au restaurant, où nous devions dîner avec nos maris et des

amis communs. On fit circuler l'image qui stupéfia tout le monde. Notre amie, la marquise de S. G., dont le mari était en retard, s'écria : « Faisons une farce à Emilio, il va arriver d'un instant à l'autre. Que Gerda lui montre la photo comme celle d'une de ses amies, et nous verrons s'il reconnaît Einar. » En bon Napolitain, coureur de femmes, le marquis fut complètement affolé par ce nu ravissant : « Oh ! Qui est-ce, Gerda ? Vous dites que c'est une amie à vous qui a posé pour vous faire plaisir... mais il faut que je la connaisse tout de suite. Jurez-moi que vous me présenterez à elle. » Contenant mal son envie de rire, Gerda le lui promit, mais ajouta que la personne en question était assez farouche et d'ailleurs, absente de Paris en ce moment. Plus elle faisait surgir de difficultés, plus le pauvre marquis s'enflammait. Il prenait même Bé à témoin, le priant de rappeler à sa femme, s'il le fallait, la promesse qu'elle venait de faire. Nous en pleurions de rire. Le brave Emilio refusa net de rendre la photo. Il la garda dans son portefeuille et, depuis, il ne se passa pas de jour qu'il ne se renseignât sur le retour de la belle bacchante. Il en avait à ce point perdu la tête qu'en sortant d'une grande soirée, au moment de présenter son numéro de vestiaire, il donna par erreur la fameuse photo : « Vieux saligaud ! Pour qui me prenez-vous ? » lui cria la vierge mûre du vestiaire, en la lui lançant presque au visage.

Devant le tour tragique que semblaient prendre les événements, nous décidâmes de révéler la vérité

à l'incandescent marquis. Il le prit fort mal, déchira la photo, dans un accès de rage noire, et, pendant des semaines, n'adressa plus la parole à aucun de nous.

Je ne puis m'empêcher de sortir encore une fois de mon sujet, pour vous raconter une anecdote qui date d'environ cinquante ans et dont le héros est l'archevêque de Naples, oncle de notre marquis.

Ce prélat, connu pour son avarice, avait depuis des années un unique valet qui servait d'homme à tout faire, et auquel il ne donnait cependant que huit lires par mois d'appointements. Ce serviteur vint un jour lui demander une augmentation.

— Monseigneur sait combien je lui suis attaché et que je serais inconsolable de devoir quitter son service, mais je ne puis continuer ainsi. Le prix de la vie augmente tous les jours et je n'arrive plus à m'acheter l'essentiel, avec mes huit lires. D'ailleurs, tous les autres gagnent jusqu'à vingt lires et vont encore être augmentés. Je viens donc prier Monseigneur de m'accorder au moins deux lires de plus par mois.

— Ce que tu viens de dire est juste, répliqua Son Excellence, mais, à mon vif regret, il m'est impossible de te donner davantage. Cependant, comme je comprends fort bien que ton salaire actuel soit insuffisant et comme je suis très satisfait de tes services, je veux faire quelque chose pour toi. Je t'accorde donc, à partir d'aujourd'hui, deux heures de liberté chaque après-midi, de une à trois heures, au moment où la circulation est le

plus dense, sur le Pont du Château de l'Œuf, tu pourras y aller mendier. Ainsi, tout s'arrangera pour le mieux. »

Et l'on put voir quotidiennement, à l'entrée du Pont, le valet de l'archevêque tendre la main. Et cela ne choquait personne... O dolce Napoli!

Je reviens aux Wegener pour ne plus les quitter. Je demandai à Gerda depuis quand elle s'était aperçue, pour la première fois, des contours féminins de Bé.

— Cela remonte loin, me répondit-elle, même avant la guerre. Nous étions encore à Copenhague et je faisais le portrait d'une actrice très connue. Un jour elle téléphona, au dernier moment, pour décommander la séance. J'étais furieuse et déçue, ayant gardé mon après-midi pour elle. Bé, me voyant contrariée de ne pouvoir avancer mon travail, s'offrit à remplacer le modèle, du moins pour la robe, s'il parvenait à la passer. Je fus stupéfaite de voir que, non seulement elle lui allait à merveille, mais encore qu'il avait des épaules de femme, éblouissantes. Je m'amusai alors à compléter l'illusion en posant sur sa tête une perruque blonde, qui me restait du carnaval et en le fardant de mon mieux. Je me mis ensuite à peindre et fus surprise, en plein travail, par mon véritable modèle, qui venait s'excuser de m'avoir fait faux bond. En voyant sa robe sur une autre personne, elle fut un peu étonnée, mais ne reconnut pas Einar. Pendant un bon moment je lui fis croire qu'une amie l'avait remplacée pour me rendre ser-

vice et me permettre d'avancer son portrait. Le timbre de voix de Bé finit par le trahir et la jeune femme, riant à gorge déployée, ne parvenait pas à revenir de son ébahissement. Elle s'invita à dîner et fit monter du champagne « pour boire à la santé de sa nouvelle amie, Lily ». Pendant le repas, on baptisa Bé au champagne, et depuis lors, il posa souvent pour moi, se déguisant en femme chaque fois que l'occasion s'en présentait. Bé adorait ce genre de travail et aimait à mystifier les gens, qui le prenaient invariablement pour une fille d'Eve. A divers bals costumés, il fit sensation et prit de plus en plus l'habitude de personnifier Lily. Un soir, qu'enrhumée, je ne pouvais sortir, il mit ma plus jolie robe décolletée. Après que je l'eus soigneusement coiffé et maquillé, il se rendit, en compagnie d'un de nos jeunes amis, à un dîner suivi de soirée dansante qu'on donnait chaque quinzaine à un club d'artistes et de gens du monde auquel nous appartenions. A part ce jeune ami et une dame de notre connaissance, personne n'était dans le secret. Tous deux présentèrent la nouvelle venue comme la sœur du peintre Einar Wegener et ma belle-sœur, ajoutant que nous étions retenus à la maison par la grippe. La belle Lily eut un succès fou et décrocha d'une façon foudroyante le cœur d'un officier de cavalerie, le comte de T., âgé de cinquante-cinq à soixante ans, qui, de toute la soirée, ne la quitta pas et l'accabla de compliments. Elle dut promettre de le revoir; il tint à la reconduire jusque chez elle et prit congé d'elle

à regret. Le surlendemain, comme je travaillais seule dans mon atelier, on sonna à la porte; quelle ne fut pas ma surprise en me trouvant face à face avec le monsieur, mûr et correct, que Lily m'avait décrit comme son amoureux et qui se tenait sur le seuil, un peu gêné, les bras chargés de fleurs. Les miens faillirent en tomber!

— N'est-ce pas ici que demeure M^{me} Lily Wegener? balbutia le pauvre homme. Auriez-vous l'obligeance de lui dire que le colonel de T. désirerait la voir.

Je le priai d'entrer et de s'asseoir, expliquant que, malheureusement, ma belle-sœur était sortie et rentrerait tard. Il en parut bouleversé et resta une bonne demi-heure à m'entretenir des qualités physiques et morales de Lily. Tout en approuvant, j'avais toutes les peines du monde à garder mon sérieux. Je pris cependant l'initiative de lui apprendre que cette enfant allait repartir bientôt, ayant à régler des affaires de famille au Danemark. Enfin le comte de T. se retira, en m'assurant qu'il ne tarderait pas à revenir. Il tint parole. Entretiens, notre amie, M^{me} de B., qui avait assisté au fameux dîner et au coup de foudre militaire, vint nous raconter que le pauvre colonel, de plus en plus fou, ne songeait qu'à Lily et parlait même de divorcer pour l'épouser. Aussi, quand il revint pour la voir, lui annonçai-je qu'elle était partie subitement la veille, pour Copenhague. Le malheureux fut au désespoir. Il se confia à Bé, et lui dit son étonnement de lui trouver si peu de res-

semblance avec sa délicieuse sœur. « Peut-être un rien dans le regard, mais c'est bien tout. » Il nous fallut des efforts héroïques pour ne pas nous trahir et reconduire le colonel, en gardant l'air qui convenait à la situation.

Par la suite, nous fîmes envoyer à M^{me} de B. des cartes de Copenhague signées « Lily », où cette jeune personne lui confirmait la longueur de son séjour et lui laissait entrevoir de vagues projets de mariage, tout cela pour calmer sa malheureuse victime.

Le temps fit heureusement son œuvre, et nous ne revîmes plus le comte de T.

Gerda avait connu Bé adolescent, en suivant les cours de dessin et de peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Copenhague. La jeune artiste avait voué à l'étudiant une profonde affection et il était devenu son meilleur ami. Gerda était très courtisée et Einar, violemment épris, dépérissait, en se rendant compte qu'il ne serait jamais pour elle qu'un très cher ami et confident. A dix-sept ans, la jolie Gerda eut une déception amoureuse, à la suite de laquelle elle devint triste et indifférente aux hommages de ses autres flirts. A ce moment, elle apprit que le pauvre Einar se mourait d'amour pour elle. Il souffrait de crises cardiaques et les médecins déclaraient que cet état nerveux pouvait devenir fatal. Déjà meurtrie dans son inclination, la jeune fille ne put supporter l'idée de perdre l'être qui lui était le plus cher, après sa mère. Elle courut au chevet de Bé lui dire qu'elle avait ré-

fléchi et consentait à devenir sa femme. L'effet fut magique et, le jeune homme, subitement remis, put bientôt conduire à l'autel la blonde fille du pasteur Gotlieb. Ces enfants de dix-sept et vingt ans à peine, étaient d'une candeur puérile et le jeune Einar, aussi vierge que sa petite épouse, ne s'était jamais demandé si, physiquement, il serait à la hauteur des devoirs que son nouvel état lui imposait. Naïve, et ne sachant qu'imparfaitement ce que le mariage réserve aux filles, Gerda ne s'étonna qu'à moitié, en constatant combien douces et superficielles étaient les caresses qu'elle recevait de son heureux époux. Ils étaient pleinement satisfaits l'un de l'autre et, quand la jeune femme éprouvait certains soirs de printemps quelque langueur qu'elle ne parvenait pas à définir, la vie en commun était si harmonieuse, si lisse et tendre, qu'elle n'y attachait qu'une vague importance. Au bout de longs mois, tous deux constatèrent que les joies sexuelles avaient été refusées à leur union, ce qui ne les empêcha nullement de continuer à vivre en parfaite harmonie. Ils avaient les mêmes goûts en art, la même conception de la vie; enfin, ils ne pouvaient, même un instant, se passer l'un de l'autre. Ils s'aimaient et se disputaient comme deux gosses et j'entends encore M^{me} Gottlieb s'écrier, lors d'une de ses visites à Paris : « Mais quand cesserez-vous donc d'être des enfants? » Et Gerda de lui répondre : « Mais, maman, j'espère bien jamais! »

Depuis quelque temps, je remarquais avec an-

goisse, (ou plutôt on me l'avait fait remarquer), que la silhouette de Bé, déjà efféminée, devenait de plus en plus équivoque : ses vestons semblaient plus pincés à la taille, sa poitrine se bombait, sa démarche ondulante rappelait celle d'une odalisque; sa voix même prenait des inflexions féminines. Mon mari l'avait constaté aussi et « on », c'est-à-dire ma famille, mon entourage, mes connaissances, enfin toute la tribu bienveillante des créatures qui se plaisent à vous faire découvrir, avec une touchante sollicitude, les choses désagréables qui auraient pu vous échapper. « On » s'étonnait, « on » désapprouvait même nos relations et notre amitié avec un être aussi nettement ambigu. Je parlai à Gerda de ce que j'avais observé; elle me répondit qu'elle-même le constatait depuis longtemps, bien qu'elle vécût avec Einar, et s'en tourmentait terriblement. « Mais le plus lamentable, ajouta-t-elle, est que Bé aussi s'en rend compte et en souffre au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer. Il s'aperçoit qu'on se retourne dans la rue, que l'on rit quand il entre dans un autobus, et s'entend même interpeller quelquefois d'une façon outrageante. Tout le monde le prend pour un inverti, alors que vous savez, comme moi, que les hommes lui sont aussi indifférents que sa première pantoufle. Savez-vous ce qui est arrivé, l'autre soir, à un dîner chez Karen Bramson? Nous étions une dizaine et comme il y avait des Français, la conversation se tenait en cette langue. Brusquement, au milieu du repas, Karen

Bramson qui, vous le savez, dit sans ménagement tout ce qui lui passe par la tête, crie à travers la table à Bé : « Vous, Wegener, naturellement, vous êtes pour hommes ? » et Einar, plein d'esprit comme d'habitude, lui répond en souriant : « Non, madame, vous vous trompez, je suis lesbienne. »

Je l'ai même envoyé consulter deux médecins, mais l'un l'a pris pour un fou, l'autre pour un pervers, en sorte qu'il est revenu plus déprimé qu'avant. Il commence même à éprouver des sortes de malaises tous les mois et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que son caractère et sa mentalité se féminisent encore plus que son être physique. Il n'est heureux qu'en *Lily* et passe, ainsi costumé, des après-midi entiers, lisant des poèmes, brodant, faisant de la pâtisserie ou jouant avec la petite chienne. Il dit qu'alors, il oublie tout et se sent dans son véritable élément. Seules, vous et moi pouvons comprendre cette situation, aussi n'en ai-je parlé à personne ; je m'exposerais à ce qu'on nous tourne en ridicule, Bé et moi, ou à ce qu'on nous prenne, comme les médecins l'ont fait, pour des vicieux ou des détraqués. Vous devez sentir combien je suis désespérée de le voir ainsi souffrir et de n'y rien pouvoir... »

Vers le printemps, l'état de Bé s'étant sensiblement aggravé, Gerda décida de passer quelques mois à Rome, espérant que le changement de climat et de milieu lui ferait du bien. Ils partirent donc et louèrent un petit appartement, avec atelier,

dans la Ville Eternelle. Nous restâmes longtemps sous les revoir et les nouvelles que je recevais d'eux étaient rien moins que rassurantes : Einar souffrait de plus en plus de vertiges, de maux de tête et de dépression morale; Gerda prévoyait un prompt retour à Paris, au cas où cet état de choses continuerait. Ce ne fut qu'à la fin de l'automne que nous retrouvâmes nos amis. Ils nous invitèrent à dîner, dans un petit restaurant italien de leur quartier.

Le matin, je reçus un coup de téléphone de mon ami, le professeur W., — le célèbre gynécologue allemand — qui se trouvait de passage à Paris. Il n'était libre que ce soir-là et désirait beaucoup nous voir. Je décommandai donc les Wegener, en leur expliquant le cas. Vers quatre heures, nouveau coup de téléphone du praticien, retenu par une panne de voiture, aux environs de Paris. Il était navré mais ne pourrait être de retour que très tard, après sa consultation, et notre soirée était dans l'eau.

— Rattrapons notre dîner avec les Einar, dis-je à mon mari.

— Mais non, on les verra un autre jour, ils nous croiront fous de changer ainsi, à chaque instant.

A ce moment, j'eus l'intuition mystérieuse que nous devions, coûte que coûte, voir nos amis ce même soir. C'était comme un ordre que je recevais, l'influence d'une volonté supérieure à la mienne. J'expliquai à mon mari que notre intimité avec

les Wegener était telle qu'ils ne se formaliseraient point d'un message. Je les prévins donc que nous passerions quand même les prendre vers huit heures.

Quoique préparés à trouver Bé changé, nous eûmes un affreux choc en le revoyant. Notre pauvre ami n'était plus que l'ombre de lui-même, hâve, le teint terreux, les yeux enfoncés dans les orbites, entourés de grands cercles bistres, avec une expression désespérée que je n'oublierai jamais. Il fit d'héroïques efforts pour paraître gai pendant le repas, mais, dans son regard, persistait cet air de bête martyrisée que je ne pouvais supporter. N'y tenant plus, je pris Gerda à part et lui confiai ma pénible impression.

— J'allais vous en parler moi-même, me répondit-elle. J'en suis malade ! Labouré de souffrances atroces et presque continuelles, le pauvre être ne dort plus. Il sent ses forces décliner chaque jour et si on ne peut faire quelque chose pour le soulager, je crains le pire, car il n'en peut plus ! Ses organes masculins s'atrophient de plus en plus, sa poitrine se développe, il endure des tortures chaque mois et je n'ose m'adresser aux médecins d'ici, après notre première expérience.

A ce moment, j'eus la vision distincte de la longue silhouette de mon ami, le professeur W. Son passage à Paris m'apparut, non point comme une coïncidence, mais comme le doigt de la destinée. Saisie d'une éloquence qui ne m'était pas habituelle, j'exposai mon plan à Gerda : télépho-

ner le lendemain matin au grand spécialiste, lui expliquer le cas en quelques mots, et obtenir un rendez-vous pour Bé. Réconfortée et remplie d'espoir, Gerda me promet de faire de son mieux auprès de son mari, pour me l'envoyer le lendemain matin. Elle eut cependant le plus grand mal à le décider : au dernier moment, il voulait se dérober, ayant perdu confiance en toutes choses.

Les quelques détails que je donnai, par téléphone, au professeur W. suffirent à éveiller son intérêt; il me fixa aussitôt un rendez-vous. Einar arriva chez moi bien à l'avance; il était extrêmement agité et je parvins difficilement à le calmer, à le convaincre que tout s'arrangerait, dès qu'il serait entre les mains de l'admirable spécialiste.

— Je ne voulais pas vous le dire devant Gerda, me dit-il, mais je suis décidé à me suicider si je ne puis devenir ce que je suis réellement, une femme. Songez, ma chère Hélène, que je ne suis plus qu'une loque humaine, un déchet inutile. Malade physiquement et moralement — je ne puis même plus tenir un pinceau, ni faire la moindre chose pour aider Gerda — je ne resterai jamais à sa charge. Elle a été admirable pour moi, personne ne peut savoir ou comprendre à quel point... sauf vous peut-être?... Je vous ai promis, à toutes deux, de consulter ce grand médecin. Ce sera ma dernière tentative; s'il ne peut rien, je suis décidé à disparaître... ce sera un soulagement pour moi... et aussi pour ma chère Gerda... après le premier chagrin passé. Je n'entraverai plus sa

vie, comme je le fais depuis longtemps. Dans mon cas, vivre serait une lâcheté. Regardez où j'en suis!...

Ce disant, il écarta sa chemise et découvrit les plus beaux seins de femme que j'aie jamais vus. J'en fus saisie et « réalisai » vraiment à cet instant tout ce qu'il venait de me dire.

Quand nous arrivâmes chez mon ami, le professeur W. ce fut moi qui servit d'interprète. Je dus lui expliquer, en allemand, la progression de la métamorphose d'Einar depuis l'origine. J'attendis dans une pièce voisine, pendant qu'il l'examinait. Il revint un quart d'heure plus tard, en proie à une agitation qui m'étonna chez un homme que je n'avais jamais vu qu'impassible.

— Savez-vous, chère amie, que vous m'avez amené un cas unique dans l'histoire de la science médicale, un cas attendu pendant toute une existence sans jamais le rencontrer : votre ami est le seul *véritable* hermaphrodite qui existe ou ait existé, car il a été vraiment homme, un homme chétif, débile, atrophié, mais un homme quand même, dans toute l'acception du terme. En général, les autres êtres, auxquels on donne ce nom, ne sont pas de réels hermaphrodites mais seulement des hommes affligés d'une hernie inguinale, qui retient leurs organes à l'intérieur du corps, en sorte qu'on peut les prendre pour des femmes. A la suite d'un choc physique, d'un accident ou de tout autre phénomène de ce genre, le sexe suspendu descend brusquement et occupe sa

place normale : la soi-disant femme devient alors un homme, mais, en réalité, elle l'a toujours été sans qu'on puisse le soupçonner, tandis que Wegener, lui, a été d'abord un homme et évolue actuellement vers le sexe féminin, ce qui est tout différent des cas d'hermaphrodisme ordinaires. Il représente donc le premier type parfait de l'androgyné. Actuellement, il a en lui les deux sexes et c'est le combat qui se livre entre eux qui martyrise ainsi ce pauvre être. Si l'on n'intervient pas, il succombera sous peu, que ce soit par la violence du conflit ou par sa propre main, car il est incapable de supporter longtemps ses atroces souffrances. Je ne vois qu'une issue : le débarrasser de ce qui reste de son premier sexe, et greffer aux ovaires — qu'il possède certainement — des ovaires neufs, en bon état, puis, plus tard, quand il sera capable de le supporter, faire une troisième et dernière opération, qui ouvrira une voie normale aux fonctions génitales. Je devine aisément les assiduités masculines dont votre ami a dû être harcelé, car les hermaphrodites ont une puissance de séduction sexuelle aiguë sur les hommes, à leur insu. Tout ceci vous fera comprendre une chose, qu'on ignore en général et qui cause tant d'injustices et de calomnies dans notre impitoyable société : beaucoup d'invertis sont des êtres qui possèdent un sexe masculin dans lequel se trouvent des ovaires, à la place des testicules. Il en est de même pour beaucoup de lesbiennes, qui ont des testicules à la place où devraient se trou-

ver leurs ovaires. Ces malheureux souffrent donc injustement du mépris et du dégoût publics, alors que leurs penchants sont — somme toute — normaux et non vicieux et pervers, comme on se plaît à le leur faire sentir.

Je prescrirai d'abord à votre ami un traitement, pour le préparer à surmonter l'épreuve qui l'attend. Vers le début de mars, je le préviendrai et il faudra qu'il vienne immédiatement à Berlin où mon collègue, le professeur G., pratiquera la première opération. Dès qu'il en sera remis, il viendra — ou plutôt *elle* viendra — à la Frauenklinik de Dresde, où je ferai la deuxième intervention, par laquelle s'affirmera son véritable sexe. Qu'il ait donc bon courage, en attendant; je suis d'ailleurs certain qu'il l'aura, car on ne peut que s'incliner devant sa vaillance. Puis, s'adressant à Einar lui-même : « Au revoir donc, cher monsieur, en attendant de pouvoir vous dire : Bonjour, chère mademoiselle! »

Ce fut un Einar transfiguré que je ramenai à sa femme! Je n'ai jamais vu pareil changement en si peu de temps. Le visage de mon ami avait passé de la plus déchirante angoisse à la plus parfaite sérénité, comme ces cieux qui, assombris par un orage, s'éclaircissent tout à coup, illuminés d'une rayonnante clarté.

Pendant les deux mois qui suivirent, le pauvre Bé, comme touché par la baguette d'un magicien, reprenait des forces morales et physiques; Gerda me redisait souvent sa joie et son soulagement.

Ce fut par un beau matin de mars que, seules toutes deux, selon son désir, nous l'accompagnâmes à la gare du Nord. Il s'installa dans son compartiment et, galant comme toujours, céda son coin réservé à une jeune femme, qui l'en remercia d'un sourire charmant. Son « Merci, monsieur » nous fit rire, nous savions que Bé portait pour la dernière fois son costume masculin, ce dont il n'avait cessé de se réjouir pendant le trajet en taxi. Gerda pensait avoir le temps de terminer une commande très importante et de rejoindre son mari avant l'intervention, mais elle dut partir précipitamment, dans la même semaine, avertie par dépêche que « tout s'était admirablement passé ». A peine arrivée à Berlin, Einar, examiné par Marcus Hirschfeld et quelques autres somnités berlinoises, avait subi, de la main du professeur G., l'ablation qui devait faire de lui une Lily définitive.

Gerda emportait du linge de femme, une robe de chambre rose et tout un arsenal de fards et de parfums : de quoi réjouir Lily et lui donner son véritable aspect féminin.

En arrivant à la clinique, la voyageuse fut tout d'abord frappée du changement de voix de son ex-mari. L'opération avait suffi pour en transformer le timbre et ce fut un joli soprano qui l'accueillit. L'opérée reposait pâle, mais radieuse, sur ses oreillers, après avoir supporté vaillamment les souffrances qui l'avaient délivrée — enfin! — de sa chrysalide tant détestée. Elle était choyée, gâtée,

entourée de fleurs, de prévenances. Les quelques amis scandinaves, qui se trouvaient à Berlin, venaient la voir quotidiennement. Elle était l'idole de la clinique, on n'y parlait que d'elle, de son courage, de sa douceur et de son aventure extraordinaire.

Gerda eut vite fait de farder sa chère fille, (car c'est ainsi qu'elle la considérait désormais), de la coiffer, de lui passer la chemise de nuit et la matinée de soie rose que j'avais depuis longtemps promises à Bé pour Lily et qu'elle lui apportait de ma part. On juge de la stupéfaction du professeur G. en pénétrant dans la chambre, ce soir même, lorsqu'il aperçut, à la place de son malade, une ravissante demoiselle toute pomponnée, parfumée et frisée pour le recevoir.

Les semaines qui suivirent furent pour la pauvre Lily un rêve enchanteur : pour sa première sortie, Gerda lui fit la surprise d'un beau manteau de fourrure et l'emmena ensuite dans les magasins, choisir tout ce qui manquait encore à son trousseau.

Comme il était convenu, j'eus les honneurs de la première lettre de Lily. L'écriture en était tellement différente que j'eus peine à croire, en la décachant, qu'elle était écrite de sa main : à la place des épais jambages d'Einar, couraient sur le papier des traits élégants et légers, mais ce qui me surprit plus que tout, ce fut le style de Lily, virginal, sensible, délicat, un véritable style de jeune fille, et de jeune fille sentimentale : « *Berlin. 10 mars 1930.*

Chère et grande amie. Je suis si ravie de votre lettre et j'embrasse votre nom chéri. Je suis si heureuse mais tellement fatiguée qu'il m'est impossible d'écrire. L'opération a duré une heure et j'ai hurlé pendant des heures après (avec une voix claire comme celle d'Elisabeth Schumann, selon l'avis de mon superbe chirurgien). Bé a vécu et Lily est bientôt une fille avec son passeport en règle. Le printemps chante dans mon cœur et je pleure de bonheur et je suis sans peur devant toutes les douleurs qui m'attendent. Je vous adore. Lily.

P. S. — Bé a fêté l'enterrement de sa vie de garçon. »

Et encore, le 15 mars : « Tout le monde me gâte ici et m'appelle Lily. Ils me font beaucoup de compliments surtout pour mes jambes. Ça me va très bien. Je ne serai certainement jamais une femme de tête. Ne trouvez-vous pas, chère Hélène, que je dois avoir des ongles roses, et pas rouges, pour la grande opération de Dresde? Maintenant je ne me retiens plus de montrer ma joie quand je me sens trop heureuse. Bé s'estompe de plus en plus et le professeur W. va lui porter le coup de grâce. »

Quelques semaines plus tard, deux élégantes jeunes femmes débarquaient à la Frauenklinik de Dresde et se présentaient devant le professeur W.,

qui, ne connaissant pas encore Gerda et ayant quitté un Bé cadavérique et en veston, n'arrivait pas à identifier les séduisantes créatures qui se tenaient devant lui, en riant.

La *Frauenklinik* est une véritable ville contenant cinq cents lits et tous les perfectionnements modernes. Lily fut installée dans la plus belle chambre et, là encore, elle devint le point culminant de l'intérêt général. La seconde opération fut longue et grave. Elle en sortit très faible, mais très heureuse, car son cœur et sa nouvelle âme de jeune fille s'étaient donnés à son sauveur, à celui qui l'avait libérée d'une existence de martyr, pour lui ouvrir les portes dorées de la vie et de l'espérance.

Dresde, 7 avril 1930 : « Toute ma vie ne suffira pas pour vous remercier de m'avoir envoyée chez cet homme extraordinaire, ce génie bien-faisant qui m'a donné une nouvelle vie. J'adore mon cher professeur W... je l'aime, mais avec un mélange de respect, comme s'il était plutôt un dieu tout-puissant. Chère Hélène, vous comprenez votre petite Lily quand je vous dis que je n'ai jamais vu ses yeux, parce que je n'ai jamais osé le regarder. Je voudrais souvent lui dire quelque chose, mais je n'arrive jamais plus loin que de sourire bêtement et dire : « Oui, maître ». Je voudrais qu'il soit un pacha ou sultan pour être son esclave. Frauenklinik est un paradis terrestre! j'aime même mes souffrances ici. Voilà où j'en

suis! J'ai une nouvelle paire d'ovaires qui se comportent comme des petits fauves dans mon ventre endolori. Ma chambre est la seule qui ait une grande glace, quand Il me donnera le droit de me lever, je pourrai me mettre devant. Gerda veut faire Son portrait. Quel est donc ce pouvoir magique qui influence toutes celles qui l'approchent. Il y a une charmante jeune fille qui vient nettoyer dans ma chambre, qui m'a dit : « Je nettoie comme pour sauver ma vie, si jamais Il voyait un grain de poussière et s'il me faisait un reproche, j'en mourrais! » Hélène, Hélène, comme c'est fantastique, d'une vie qui s'en allait vers la terre et la fin, comme une récompense, il a créé une nouvelle vie débordante d'espérance, d'amour et de printemps. C'est l'œuvre d'un dieu! Quel déchirement, le jour où je devrai quitter cette clinique, dans sa forêt de bouleaux blancs. J'ai rêvé qu'Il continuerait de m'opérer jusqu'au moment où il ne Lui resterait que mon cœur tremblant entre Ses mains si douces et fines. Hélène, vous avez un cœur d'or que vous dépensez sans cesse pour le bonheur des autres. J'espère que vous ne regretterez jamais tout ce que vous avez fait pour votre petite Lily. Moi qui ai un peu peur de mes premiers pas dans la vie, je me sens protégée par votre amitié. »

De son côté, le célèbre chirurgien se montrait touché par la douceur et le courage de sa petite malade et lui témoignait des sentiments quasi-pa-

ternels, auxquels venait s'ajouter l'intérêt professionnel pour ce cas passionnant entre tous. Le professeur W. avait de charmants égards pour Gerda, dont il appréciait la conduite admirable dans une situation aussi particulière. Il lui avait accordé le privilège de monter chez lui se reposer, ou peindre, dans son confortable living-room. En gage de reconnaissance pour tout ce qu'il avait fait, elle entreprit son portrait, en blouse blanche de chirurgien. Les infirmières et les servantes étaient aux petits soins pour l'opérée, afin de plaire au maître, qu'elles entouraient toutes d'une adoration craintive, mêlée de respect. Lui, se mouvait dans ces ondes d'amour et d'admiration féminine, comme un sultan dans son sérail; la dévotion de tout ce personnel était devenue une sorte d'extase religieuse.

Un après-midi, comme Lily faisait la sieste, étendue sur une chaise-longue, dans le parc de la clinique, une vieille dame s'approcha d'elle et engagea la conversation : « Comment allez-vous maintenant, petite madame? Vous me semblez avoir meilleure mine et vous serez bientôt tout à fait remise de votre accouchement. Ma fille, elle, commence à se lever. Et votre bébé, est-ce un garçon ou une fille? »

— L'un et l'autre, répondit Lily sans sourciller, le Bon Dieu m'a envoyé des jumeaux. »

Lily quitta la clinique et son cher seigneur avec regret et alla finir de se remettre dans les montagnes de la Saxe, en compagnie de Gerda.

« Il nous a envoyées, pour quelques jours, dans l'Erzgebirge, entre la Saxe et la Bohême, mais il fait si froid ici que nous allons quitter ces lieux où nous grelottons, dans nos petites robes d'été. »

Elles revinrent donc prendre congé du professeur et partirent pour Copenhague, y faire annuler leur mariage et mettre en règle les papiers de Lily. Celle-ci obtint du roi de Danemark la transformation de son nom de famille en celui d'*Elbe*, qu'elle avait choisi d'après le fleuve qui arrose Dresde, témoin de sa renaissance. Lily fit un long séjour dans sa famille, tremblant quand elle sortait, craignant d'être reconnue, redoutant aussi le moment où sa métamorphose serait signalée, la rendant ainsi la proie des journalistes, qui feraient d'elle un phénomène national. Elle ne voulait plus toucher une palette, ni quoi que ce fut pouvant lui rappeler Bé. Elle passait ses journées à coudre, à se regarder dans la glace, à broder, à se faire les ongles. Elle était devenue pudique à l'excès — alors que Bé se plaisait à raconter les anecdotes les plus grivoises — elle rougissait pour un rien et, contrairement à sa première incarnation (Einar était un parfait athée), était devenue d'une piété édifiante, d'un mysticisme intense. Son second frère, Holger, et sa belle-sœur, avec lesquels Bé s'était toujours bien entendu, furent envers Lily d'une bonté touchante et compréhensive et l'accueillirent de tout leur cœur. Exténuée par la tension morale de ces derniers mois et sachant sa petite Lily en

bonnes mains, Gerda céda aux instances de sa mère, qui voulait l'emmener se reposer en Italie, et partit avec elle pour Rome. Elles descendirent dans une pension de famille tenue par une Danoise, qu'elles connaissaient. Gerda eut là toutes les peines du monde à se distraire et à sortir avec ses amis italiens, car, depuis l'annulation du mariage, M^{me} Gottlieb, se croyant revenue au temps où sa fille était adolescente, ne lui laissait aucune liberté et veillait sur elle comme un dragon. La vieille dame, désirant connaître Pompéi, décida d'y aller passer, avec sa fille, une huitaine de jours. Constantement sous la tutelle maternelle, la jeune femme cherchait le moyen de s'en affranchir, pour pouvoir, enfin, se détendre. Le matin du retour, Gerda, désespérée, se promenait dans le vieux Naples, quand elle aperçut une petite église qui l'attirait mystérieusement. Elle y entra et, s'approchant de l'autel de la Vierge, elle la supplia de lui venir en aide, de la protéger et de guider sa vie vers un être loyal et bon, qui l'aimerait sincèrement et avec lequel elle pourrait partager le reste de son existence. Elle sortit soulagée et, le soir, dans le train qui les ramenait à Rome, elle prit la résolution de laisser sa mère retourner seule au Danemark et de prolonger son séjour en Italie. A la pension de famille, un volumineux courrier l'attendait. Comme elle se dirigeait vers le salon de l'hôtel pour le dépouiller, une silhouette masculine se leva pour la saluer. Elle reconnut un officier aviateur, qui lui avait été présenté, avant son

voyage à Naples. « Permettez-moi de déposer mes hommages à vos pieds, madame, et de vous exprimer ma joie de votre retour. Je craignais que vous ayez quitté définitivement Rome, et cette maison avait perdu son charme pendant votre absence. » Gerda répondit quelques mots et accepta une cigarette. Après cette première conversation, le capitaine Porta guettait chaque soir le retour de la jeune femme, et leur sympathie mutuelle s'accroissait de plus en plus. Le jour du départ de M^{me} Gottlieb, Gerda eut la surprise de trouver l'officier l'attendant à la sortie de la gare. « Je voulais m'assurer que vous me resteriez », lui dit-il d'une voix émue. Gagnée par la flamme de ce beau et sympathique garçon, elle consentit à l'écouter. Ils découvrirent qu'ils s'entendaient à merveille, avaient les mêmes goûts et, quand Fernando Porta lui demanda de devenir sa femme, elle accepta de tout son cœur, après lui avoir raconté son passé et l'aventure, si fantastique, qui l'avait assombri. « Vous m'êtes maintenant doublement chère, lui répondit-il, et une admiration pleine de respect se mêle à ma tendresse; Lily sera notre fille. Je comprends que vous ne veuillez pas l'abandonner. Elle aura toujours sa chambre chez nous, sa place à notre foyer. »

Quand Gerda nous apprit ses fiançailles, j'en éprouvai une grande joie. Elle recevait enfin la récompense qu'elle avait si bien méritée, le bonheur que je lui avais toujours souhaité. Pendant un court voyage à Rome, mon mari eut l'occasion de faire la connaissance de « Nando » et le trouva des

plus charmants. Il appartenait à l'une des meilleures familles livournaises et venait d'être nommé vice-consul à Marrakech. Il s'y rendit, au début de février, pour préparer l'installation tandis que Gerda retournait à Copenhague pour régler ses affaires, organiser son exposition de peinture et passer quelques semaines avec Lily. Elle voulut aussi, au cours de ce séjour, se convertir à la religion catholique, pour partager la foi de son futur mari. Elle le voulait surtout, par reconnaissance envers la Vierge, qui avait exaucé sa prière.

A son arrivée, Gerda fut touchée jusqu'au fond du cœur par la joie débordante avec laquelle Lily l'accueillit et accueillit aussi sa nouvelle félicité. Le temps passa vite et délicieusement, tandis que Gerda échafaudait mille projets d'avenir, que Lily écoutait avec un mélancolique ravissement : au début d'avril, Gerda rejoindrait son fiancé à Marrakech, où ils se marieraient aussitôt; dès les premiers jours de juin, Lily partirait pour Paris; elle passerait deux semaines chez nous, avant de s'embarquer pour le Maroc, où l'heureux couple l'attendrait. Le temps s'écoula rapidement et bientôt, vint le moment où un groupe d'amis accompagna Gerda à la gare. Elle était radieuse, malgré une ombre de regret, à la pensée de laisser derrière elle la pauvre Lily, mais ce n'était qu'une ombre, en effet, car ne devait-elle pas la rejoindre, et deux mois sont si vite passés, surtout quand on est heureux. Les deux femmes s'embrassèrent une dernière fois : « A bientôt, petite Lily, à bientôt, à

Marrakech! » « A bientôt, chère Gerda, à toujours! »

Un coup de sifflet, le train s'ébranle, les mouchoirs s'agitent; longtemps, Gerda suit des yeux la silhouette élancée de sa fille bien-aimée et, au moment où le train décrit une courbe qui la dérobera à sa vue, elle éprouve une angoisse soudaine et déchirante, un serrement de cœur, comme si elle voyait Lily pour la dernière fois!...

Avril, mai, juin... Je commençai à préparer l'arrivée de Lily. J'annonçai, avec ménagement, à ma petite fille, la mort de son ami Bé, qu'elle aimait tendrement. Je séchai ses larmes et tâchai de la calmer en lui annonçant que la sœur d'Einar, Lily, allait venir chez nous pour quelques jours et qu'elle ressemblait tant à son pauvre frère, qu'elle le remplacerait sûrement dans son affection, puis, j'écrivis à Lily de ne pas manquer de se mettre en grand deuil pour son arrivée.

Ayant ainsi enterré définitivement le pauvre Bé, je préparai la chambre de Lily. Pour flatter sa coquetterie, je fis mettre au lit des draps brodés, au mur une grande glace, puis, j'éparpillai mille petits riens : bonbons, colliers, parfums, rubans, destinés à lui faire plaisir. Je commandai ses fleurs préférées.

La veille du jour où elle devait arriver, quel ne furent pas notre étonnement et notre déception en recevant la lettre suivante : « *Ma très chère Hélène, je suis partie de Copenhague mercredi matin pour Paris. De Berlin, le soir, j'ai téléphoné à mon*

Idole, à Dresde. Puis je suis venue jeudi soir à Frauenklinik. Une heure après, il avait décidé de m'opérer à nouveau. Je suis si fatiguée du traitement préparatoire que je subis, que je peux à peine écrire. Peut-être la surprise et un petit peu de peur y sont pour quelque chose, — car je sais que c'est très sérieux cette fois. Quand je dis que j'ai peur, c'est plutôt pour lui, qui est superbe de courage et qui n'épargne rien pour me rendre heureuse. Ainsi, je pourrai rester quelques mois auprès de lui et ça vaut toutes les douleurs du monde! Je vous prie donc de me pardonner si je ne viens pas tout de suite à Paris mais, devant lui, j'oublie tout. J'étais au Danemark, devenue une personne pas trop timide et, pendant quelques instants, j'ai pu lui parler librement; mais ça n'a pas duré, et il ne reste de moi qu'une petite chose humble devant ce grand maître adoré. Je suis déjà couchée et, quoiqu'il ne me l'ait pas dit, je sais que l'opération sera pour demain matin et qu'elle sera très compliquée. Même la mort me paraît douce ici où on garde toujours mon cœur, mais je comprends que la mort serait comme une trahison envers lui. Donc, voilà un petit retard légal de mon arrivée à Paris chez vous, chère amie mais, quand je viendrai, je serai à marier et qui sait si un beau jour je n'aurai pas aussi des enfants? »

Gerda reçut une lettre dans le même esprit et non seulement elle en conçut une violente déception, mais encore, elle fut saisie, en la lisant, d'une légitime fureur. N'avait-elle pas recommandé mille

fois à Lily, lors de son séjour à Copenhague, de prendre au moins une année de repos, avant de se faire opérer à nouveau! Elle le lui avait fait jurer, redoutant que l'attraction que le professeur W. exerçait sur la malade, n'incitât celle-ci à désirer l'intervention chirurgicale, pour se retrouver plus tôt dans son sillage adoré. Avec cela, impossible d'agir, même par dépêche, car, d'après la date, Lily devait être sur la table d'opération au moment où Gerda lisait la lettre. En proie à un véritable désespoir, à la rage qu'on éprouve devant un fait accompli, elle ouvrit la porte de la chambre qu'elle avait préparée pour Lily, avec toute sa tendresse. En y entrant, malgré la chaleur torride qui régnait à Marrakech dans cette saison, elle fut pénétrée d'un froid glacial et il lui sembla que la pièce était plongée dans une lumière verdâtre; sous la blancheur de la moustiquaire, elle sentit la présence d'un mort. Elle recula, saisie d'un frisson et, son mari, survenu quelques instants plus tard, parvint difficilement à calmer ses craintes.

A Dresde, l'opération, comme toutes les opérations ou presque, avait bien réussi, mais la pauvre Lily souffrait comme une damnée et n'arrivait pas à reprendre des forces. Le professeur W. dut alors se rendre compte que l'organisme de sa malade ne résisterait pas à cette dernière épreuve et, se sentant impuissant à la sauver, il espaça de plus en plus ses visites. L'adoration passionnée de Lily pour son chirurgien était devenue son unique raison d'exister; aussi, privée de sa présence, ne s'ef-

força-t-elle plus de réagir et cessa-t-elle de lutter pour recouvrer la santé. Elle fut obsédée par la pensée de lui avoir servi uniquement de terrain d'expérience. Les vacances survenant, le professeur quitta la clinique pour prendre un repos rendu indispensable par le surmenage de sa profession; ce lui fut aussi un soulagement de ne plus sentir son cœur se serrer quand, pénétrant dans la chambre de Lily il se rendait compte que, malgré ce qu'elle avait supporté et ce que lui-même avait tenté, la pauvre créature était condamnée. Ce départ acheva de désespérer la malheureuse fille et d'augmenter en elle l'amertume d'avoir *servi de cobaye* à l'être qu'elle aimait plus que sa vie, et elle se laissa mourir.

Nous apprîmes tout cela par la suite, car la petite infirmière, qui avait soigné Lily jusqu'à la fin, raconta son calvaire à Gerda, quand celle-ci se rendit à Dresde, un an plus tard. Parmi ses affreuses souffrances physiques et morales, l'héroïque fille n'avait pensé qu'à une chose : que Gerda n'en sût rien et ne fût pas troublée dans son bonheur. Elle-même, au prix de quels efforts, lui cachait son véritable état, en lui écrivant des lettres pleines de joie et d'espoir de rapide guérison. Le D^r F., assistant du maître, homme plein de cœur et de pitié, avait fait ce qu'il avait pu pour adoucir les dernières semaines de la pauvre petite malade, venant la voir à tout instant, lui envoyant sa femme, qui égayait sa chambre de fleurs et lui apportait leur petit singe pour la distraire. Dans les derniers

jours d'août, sentant que son martyre allait bientôt prendre fin, Lily avait demandé le notaire pour rédiger son testament. Elle laissait le peu qu'elle possédait à Gerda. Elle demandait à sa petite infirmière de la bien parer après sa mort, coiffée et maquillée comme M^{me} Gerda aimait à le faire, et en souvenir d'elle.

*« Quand je mourrai que l'on me mette,
Avant de clouer mon cercueil,
Un peu de rouge à la pommette,
Un peu de noir au bord de l'œil. »*

Comme dans la « Coquetterie Posthume » de Théophile Gautier.

Elle avait même recommandé qu'on mit du vernis rose sur ses ongles.

Au début de septembre, elle écrivit péniblement à Gerda qu'elle allait beaucoup mieux et se faisait une joie de pouvoir, sous peu, les rejoindre, Nando et elle, à Marrakech. A moi-même, elle écrivit :

« Je commence à me lever et pourrai bientôt faire quelques pas dans le jardin. Je pense avec bonheur au jour proche où je pourrai partir pour Paris et aux heureux moments que je passerai parmi vous tous, qui m'êtes si chers, à l'instant où je pourrai vous embrasser et vous dire toute ma gratitude d'avoir connu, grâce à votre intermédiaire, ma vraie vie, ma vie de femme. Soyez bénie pour cela, ma chère Hélène. »

Malgré la défense formelle d'informer qui que ce fût, la petite infirmière avait écrit, en cachette, toute la vérité à Holger Wegener, le frère que Lily aimait tant. La fin était maintenant trop proche pour prévenir Gerda, tant le déclin avait été rapide. Ce fut, pour la mourante, une grande et dernière joie de revoir son frère. Elle se sentit en paix, entourée d'une réelle affection et s'éteignit doucement, sa main dans la sienne, la pensée au loin, au-delà de la mer, vers cette terre d'Afrique qu'elle ne devait pas connaître...

Sous une dalle de pierre blanche, qui porte pour toute inscription :

LILY ELBE

12 septembre 1931

reposent les restes de la petite Lily, mais son âme, pure et belle, contemple avec ravissement le bonheur de celle qu'elle a le plus chérie. C'est là sa récompense d'avoir tant souffert et d'avoir tant aimé.

**

Si — témoin si proche de cette histoire — j'ai tenu à en faire le récit exact, c'est pour anéantir tout ce qui a été publié sur cette pénible aventure. Dans une intention malsaine — ou burlesque — on a essayé d'avilir deux êtres d'élite, dont la

qualité d'âme et l'élévation de sentiments pourraient servir d'exemple à bien des humains, surtout à ceux qui les ont si injustement calomniés.

Je crois ainsi me rendre digne d'une mémoire qui m'est profondément chère et d'une amitié que je place parmi les plus belles que je possède.

